

*Ça vous ennuie déjà?*



Nous sommes partout. Au bureau, à l'épicerie, dans l'ascenseur, sur les ponts, dans nos voitures, au musée, dans le métro, sur nos balcons, à vélo, à la banque, à l'aéroport. Que nous soyons diplômées, autodidactes, brunes, rousses, minces, grosses, bijoutières, fonctionnaires, avocates ou animatrices à la radio, ça ne change rien à l'affaire : nous sommes des célibataires. Ça vous ennueie déjà ? Nous nous ennuyons depuis des millénaires.

Et pourtant : déesses, nous rendions les dieux de l'Olympe complètement fous ; sirènes, nous faisions perdre le nord aux héros de la mer. Mais ça s'est détraqué : nous sommes devenues des vierges, des sorcières, des nonnes, des courtisanes, des gouvernantes, des tuberculeuses, des filles mères et des vieilles filles à chats. Aujourd'hui, nous inspirons des romans à l'eau de rose et d'autres à saveur comique (ha ha), des films aux décors urbains, des séries télé diffusées à heure de grande écoute, des ouvrages de croissance personnelle, des blogues, des noms de martinis, mais par-dessus tout, nous inspirons de la pitié : nous sommes douces et gentilles, ma foi souvent même jolies, nous sommes

drôles et intelligentes, alors bon sang, qu'est-ce qui cloche? Pourquoi sommes-nous seules? Est-ce à cause d'un conflit irrésolu avec notre père? D'un traumatisme vécu dans le ventre de notre mère? Si vous trouvez la réponse, de grâce, dites-le-nous, car notre psy commence à nous coûter cher.

Notre plus grand rêve est de rencontrer un homme, alors nous mettons le paquet. Nous le disons sans pudeur à nos frères, sœurs, collègues, amis, voisins, nous le disons à notre boucher et à notre esthéticienne, et nous n'avons certes plus besoin de le répéter à notre psy, mais nous n'avons tellement plus d'orgueil que nous le disons même à notre ex, tout en prenant soin de tourner ça de façon qu'il ne se sente pas visé : plus que jamais, nous sommes prêtes à accueillir un homme dans notre vie. Mais puisque chacun semble occupé à autre chose, nous jugeons souvent préférable de nous démerder toutes seules. Sur Internet, nous nous inscrivons sur des sites de rencontres et nous nous créons un profil plein d'esprit dans lequel nous proclamons notre désir d'établir une relation sérieuse avec un mâle sérieux. Nous sommes inondées de réponses, des « Avoles-tu, chose? », des « Es-tu riche? » et des « Envoie-moi une photo de tes boules » pleins de fautes d'orthographe. Vous trouvez ça terrifiant? On vous épargne pourtant les pires. C'est pourquoi nous préférons souvent nous en remettre à une méthode plus désuète qui en quarante ou cinquante ans n'a pas encore fait ses preuves, mais il faut bien rester optimistes : nous sortons dans les bars.

Dans ces repaires de poivrots, nous soupçonnons que l'offre n'est pas de meilleure qualité, mais du moins pouvons-nous l'inspecter *de visu*. Bien imbibées d'alcool, il n'est pas exclu que nous terminions la nuit avec un inconnu. Vous trouvez ça imprudent? Vous regardez trop de mauvais suspense à la télé. L'inconnu se frotte contre nous, il nous arrache sauvagement notre petite culotte mais pas notre robe, puis il se rend à l'évidence que la bière, ça ne ramollit pas seulement le cerveau. D'ailleurs, ce scénario demeure exceptionnel; habituellement, nous terminons la nuit devant une poutine sans même avoir à craindre d'engraisser d'un gramme, car qui sera là demain matin pour nous empêcher d'entreprendre un jeûne de trois jours ou une cure extrême de jus de pamplemousse? Hein? Qui? Notre chat, peut-être? Vous? Certainement pas, et certainement pas l'homme que nous sommes prêtes à accueillir dans notre vie et qui tarde et retarde et c'est regrettable parce que, paraît-il, on vit nos plus belles années et on voudrait bien qu'il se pointe avant que la loi de la gravité n'entre en vigueur.

Nous refusons pourtant de nous décourager, car si c'est arrivé à d'autres, pourquoi ça ne nous arriverait pas à nous? Des histoires circulent: dans un cabinet d'avocats du centre-ville travaille un homme qui a téléchargé comme fond d'écran d'ordinateur la photo de sa fiancée; dans ce quartier richissime là-haut sur la montagne habite un homme qui a demandé à sa copine d'emménager chez lui; non loin du pôle Nord vit un homme qui a commandé les livres de Jamie Oliver sur

Amazon.com pour cuisiner des repas savoureux à sa douce moitié. Oui, c'est ça, toujours, quelque part, un homme qui-qui-qui, et bien que ces récits nous stimulent, force est d'admettre que la tentation est grande de les reléguer au rang des légendes. C'est un peu comme ce fameux déodorant censé ne pas tacher notre robe noire de cernes blancs : on en entend parler, il paraît que ça existe et que ça marche, mais on ne le trouve nulle part. Vous ne nous croyez pas ? On vous le jure.

Car l'impensable, l'inespéré et l'inattendu — diantre, le miracle ! — frappe parfois. Nous rencontrons un homme et on sent que notre tour est venu : c'est le bon. Oui. Cette fois, ça y est. Jorge (s'il vous plaît : prononcez *Hor-hé* et roulez bien le *r* contre votre palais) est notre moniteur de planche à voile au Mexique. Avec lui, nous passons cinq ou six jours à boire des piña colada sur la plage et à faire l'amour dans sa hutte sans électricité bourrée de scorpions desquels il nous protège, et une fois de retour ici, on prend un forfait interurbain et on lui parle tous les jours. Jorge et nous, c'est très fort. C'est le vrai coup de foudre. Tellement qu'il veut venir s'installer au Canada. Bien sûr, on sait que c'est un peu fou — de quoi vivra Jorge une fois ici ? Mais on appelle quand même l'ambassade pour savoir quelles démarches suivre pour l'obtention de son visa. Vous nous trouvez naïves ? Vous êtes méchants. Vous ne connaissez pas Jorge. Il n'est pas comme les autres, et ça nous fait vraiment de la peine quand ses appels cessent sans raison alors qu'il disait nous aimer. Vous n'en doutez pas,

merci beaucoup, mais quand même, dites-vous, est-ce qu'on ne pourrait pas essayer de trouver un homme qui habite le même fuseau horaire que nous ?

Bien entendu. Car il nous arrive aussi de tomber sous le charme d'André (de grâce, ne roulez pas le r !). André est cet ancien camarade d'université croisé dans la rue, ou ce nouveau collègue au bureau, ou ce serveur du restaurant où nous avons nos habitudes. Avec André, nous passons bien plus que quatre ou cinq nuits : nous passons cinq ou six semaines, et c'est du jamais vu. On s'appelle dix fois par jour, on lui envoie des messages textes cochons pendant des réunions de travail très importantes, on va le rejoindre chez lui à une heure du matin et on se fait des week-ends de cocooning tellement hermétiques que nos parents lancent des avis de recherche. Oui, avec André, on réinvente la recette du bonheur, jusqu'à ce que tout à coup ça pique du nez. Ça vous étonne ? Ça ne devrait pas. Pourquoi pensez-vous qu'André était seul quand on l'a rencontré ? Exactement : c'est un phobique (de l'engagement), un narcissique, un névrotique, un alcoolique ou un mélancolique, bref c'est un cas pathologique qui requiert des soins thérapeutiques, alors il est préférable qu'on s'en éloigne tout de suite avant de trop s'attacher, non ? Mais oui. Certes, André n'est pas *toujours* si terrible que ça. Dans de rares cas, il arrive que la rupture s'explique autrement que par le nom d'une maladie mentale. Parfois, ce qui cloche avec André au bout de quelques semaines, ce qu'il ne comprend pas, c'est que nous n'aimons pas qu'il se serve dans notre

frigidaire et mange toutes nos olives en laissant les noyaux sécher sur le comptoir ; nous trouvons dégoûtant qu'il utilise notre serviette de bain pour s'essuyer en sortant de la douche alors que nous lui avons dit de s'en prendre une dans la penderie ; et oui, ça nous énerve qu'il prétende que la fleur de sel de Guérande qu'on a dans notre garde-manger est un truc de snobs et que le sel Sifto ça fait pareil, parce que non, désolées, mais ce n'est *pas* pareil, et s'il n'était pas si pétri d'insécurité, s'il était plus évolué, il le saurait. Vous dites que tout ça n'est pas la fin du monde. Mais il y a plus : le problème d'André, on ne s'en était pas rendu compte au début parce qu'on était aveuglées par nos phéromones, c'est qu'il manque d'envergure. Il n'a pas de *oumph*. Vous ne savez pas ce qu'est le *oumph* ? C'est difficile à décrire. C'est un je-ne-sais-quoi qui nous excite, nous fait courir, nous tire vers le haut, et quand quelqu'un n'a pas de *oumph*, ça peut sembler cruel lancé comme ça, mais ça revient un peu à dire qu'il est plate. D'accord, personne n'est parfait. On sait qu'André est juste un être humain. Mais il pourrait être un humain un brin plus stimulant, plus pétillant, non ?

Vous pensez qu'on demande la lune et vous nous trouvez vachement compliquées ? Ah, bien sûr, on vous voit venir : vous croyez qu'il faut se jeter sur la première occasion, comme de vraies désespérées ? Vous pensez que parce qu'on est seules on ne peut pas avoir le privilège de choisir ? Votre grand-mère ne vous a donc jamais appris qu'il faut embrasser beaucoup de crapauds avant de trouver son prince ? Vous dites :

mais justement, est-ce qu'on n'a pas déjà fait le tour des crapauds sur Internet, dans les bars, au Mexique et en ville, et est-ce que ce n'est pas ça qui fait notre malheur? Vous nous coincez. On réfléchit : c'est vrai qu'il n'était pas si mal, le pauvre André. Avons-nous été trop exigeantes? trop idéalistes? Peut-être qu'il n'en repassera plus jamais un comme lui. Paniquées, nous le rappe-lons, mais ça tombe mal : il a jeté son dévolu sur Amélie. Ça nous scie les jambes. Puis on se fouette, on s'encourage : Amélie va bien finir par se lasser du manque d'envergure d'André, elle aussi. Mais la première chose qu'on apprend, c'est qu'il a cent photos de leur dernière escapade à New York dans son téléphone portable, qu'il a acheté un condo avec elle et qu'il lui cuisine des *fettucine alle vongole* le samedi soir. Vous dites : est-ce que ce n'est pas du *oumph*, ça? Mais vous ne comprenez rien : c'est parce qu'André a été avec nous *avant* qu'il a appris à cultiver le *oumph*. On l'a cassé, en quelque sorte, on a fait son éducation, quoi. Et puis merde : des *fettucine alle vongole* au sel Sifto, ça ne doit pas goûter si bon que ça.

Vous nous trouvez pleines de paradoxes et, à vrai dire, nous aussi. Vous commencez à perdre espoir à notre sujet. Vous croyez presque qu'on mérite de finir seules, que ce n'est pas pour rien que notre vie est une telle galère. Cette idée fait son chemin chez nous aussi. Nous faisons notre introspection, nous nous examinons la conscience, nous analysons nos erreurs, nous décidons d'appriivoiser notre solitude. Nous prenons plaisir à arroser nos plants de fines herbes et de

tomates sur nos balcons, nous placardons nos frigidaires des gouaches de nos nièces, nous congelons nos restants de bœuf bourguignon, nous prenons des bains parfumés, nous faisons des mots croisés, des sudokus, des casse-tête de deux mille morceaux, nous nous mettons au lit de bonne heure, nous ne répondons même plus aux appels de Jorge qui a refait surface sans trop qu'on sache pourquoi, et c'est à ce moment-là que ça arrive. C'est exactement comme nos vieilles tantes nous l'avaient prédit — et remarquez combien nos vieilles tantes sont plus clairvoyantes que nos grands-mères : « Tu vas trouver quand tu vas arrêter de chercher. »

Alors oui, nous vous l'annonçons : depuis quelque temps, nous l'avons trouvé, et cette fois-ci, c'est vraiment la bonne. Il habite en ville, il n'est pas pervers, ni poivrot, on ne peut pas le coiffer du suffixe *-ique* sauf comme dans *magnifique* ou *fantastique*, il a de l'envergure à revendre et il transpire le *oumph*. La connexion est à son plus fort. Jamais nous n'avons vécu quelque chose d'aussi profond. Il s'appelle comment ? Pourquoi voulez-vous le savoir ? Puisque vous y tenez, appelons-le Jean-Marc. Jean-Marc qui ? Oh, comme vous êtes curieux ! C'est délicat, vous comprenez ou il faut qu'on vous fasse un dessin ? C'est parce qu'il est nonagénaire qu'on a honte ? Mais non, il vient à peine de souffler ses quarante bougies. Et non, ce n'est pas parce qu'il est défiguré non plus : si vous le voyiez (ah oui ! si seulement vous pouviez le voir !), c'est le sosie de Hugh Grant. Cessez donc de vous creu-

ser la cervelle, ce n'est pas notre cousin germain non plus, sapristi que vous êtes lents à la fin. Il est déjà en couple. Voilà, vous êtes contents? Jean-Marc n'est pas tout à fait libre, c'est ça, vous avez bien entendu. Certes, ce n'est pas idéal, mais vous avez vu où ça nous a menées, la quête de l'idéal? À ratatiner au fond de nos baignoires, avec des bougies au thé vert, en nous faisant croire que c'était ça le bonheur. Mais c'était si faux! Le bonheur, on le sait à présent, c'est Jean-Marc. D'ailleurs, ç'a toujours été lui. Même avant qu'on le rencontre, quelque chose nous disait bien que toutes ces déceptions thésaurisées ne pouvaient pas être vaines, qu'elles nous mèneraient forcément vers quelque chose d'unique, d'exceptionnel, vers lui, cet homme plus grand que nature. Jean-Marc nous visite le dimanche après-midi et quelques soirs en semaine et on rigole avec lui, Dieu qu'est-ce qu'on rigole! Nous l'aimons — oui, pour la première fois de notre vie, nous aimons, et rien ne peut nous arrêter. Bien entendu, c'est déchirant : nous voudrions voir Jean-Marc plus souvent et nous aimerions qu'il réponde à son téléphone cellulaire même quand *l'autre* rôde dans les parages. Mais rassurez-vous, ça ne perdurera pas, car il va la quitter très bientôt, c'est lui qui nous l'a dit. Vous êtes exaspérés? Ah bon. Vous nous trouviez naïves et capricieuses tout à l'heure, on regagnait à peine votre sympathie avec nos tomates et nos sudokus, mais à présent, vous nous trouvez carrément nunuches? Bon sang, vous n'avez jamais rien vécu, voilà votre problème, vous voyez la vie avec des

œillères ! C'est certain qu'il va la quitter : s'il l'aimait vraiment, comme il nous aime, nous, alors qu'est-ce qu'il viendrait faire sous nos draps dès que mademoiselle va à ses leçons de tennis ou dès qu'elle sort avec ses copines ? Le secret avec Jean-Marc, c'est de ne pas le presser, de rester légères et amusantes. Elle lui donne bien assez de tracas comme ça avec ses « T'étais où ? » et ses « T'as oublié d'aller chercher mes vêtements chez le nettoyeur ! » Comme si elle n'était pas capable d'y aller elle-même ! Cette fille n'a pas idée de ce que c'est que d'être seule. Une vraie râleuse, une emmerdeuse. Mais n'allez pas vous imaginer qu'on se laisse faire pour autant avec Jean-Marc. Oh non. Nous avons nos limites et il est hors de question que nous poireautions ainsi éternellement. Car il est vrai que l'attente est en voie de devenir notre spécialité, surtout le samedi soir, à côté du téléphone, avec un bol de crème glacée. Et oui, nous sommes conscientes que les saisons passent, d'ailleurs les saisons sont toujours à l'honneur dans les ultimatum que nous lançons à Jean-Marc, tantôt à voix haute, mais la plupart du temps dans nos têtes. Ou bien on crie : « Si tu ne la quittes pas avant Noël, c'est terminé ! », ou bien : « Si tu ne la quittes pas avant l'été, tu peux m'oublier ! » Vous croyez que même si notre vœu trouve une oreille attentive, la situation est perdue d'avance, car Jean-Marc reproduira forcément le même cirque toute sa vie durant et qu'il ira nous tromper avec une autre ? Vous ne savez pas de quoi vous parlez, mais si ça peut vous rendre heureux, sachez que oui, cette éventualité nous a déjà effleuré

l'esprit et qu'elle nous terrifie. Alors, peut-être que ce n'est pas une si mauvaise chose de savoir que la réalisation de notre souhait est, de toute évidence, compromise ? La semaine dernière, Jean-Marc nous a annoncé qu'elle était enceinte — c'est un accident, une vilaine surprise, un imprévu, inutile de le préciser. Mais comme ç'a mis fin aux leçons de tennis et aux sorties entre copines de mademoiselle, les visites de Jean-Marc s'espacent de plus en plus et son cellulaire est de moins en moins souvent allumé. Nous lui avons tout de même laissé un message avant-hier : « Coucou, gros connard qui répand ses gènes sans le savoir ! T'es où ? » On n'espère plus trop qu'il nous rappelle.

Mais qu'est-ce qu'on disait, déjà ? Ah oui. Vous nous voyez partout : à l'épicerie, sur les ponts, à la banque, au musée. Nous sommes vos sœurs, vos amies, vos collègues, vos voisines. Auriez-vous un homme à nous présenter ? Nous sommes des célibataires. Jadis régnaient les dieux et les héros ; nous étions des déesses et des sirènes. Et puis ça s'est tout détraqué.